

Donald Vanouse*

Freud dans les derniers écrits de Oliver Sacks

Les deux ouvrages qu'Oliver Sacks a publié vers la fin de sa vie, *On the Move* [En avant] et *Gratitude* (2015), attestent d'une sincérité nouvelle dans la mesure où ils font apparaître les problèmes personnels, et psychologiques, de l'auteur, reconnaissant, pour la première fois, les résultats qu'a eu la psychanalyse en le libérant de la douleur, de la culpabilité et de la colère. Sacks souscrit à une observation de Freud qui voit dans "l'amour et le travail les deux plus importantes fins de l'être humain dans la vie" (*Gratitude*, 9). Après s'être séparé d'un thérapeute, à Los Angeles, celui que lui avait recommandé sa tante Augusta, Sacks choisit de travailler avec le Docteur Leonard Shengold lorsqu'il retourna à New York en 1966. *Gratitude* se termine par l'éloge de l'amour et du travail, ainsi que de l'expérience du plaisir et de la joie de travailler à plusieurs.

Sacks prit la décision d'entreprendre une analyse lorsqu'il "sentit que de très graves problèmes psychologiques sous-tendaient [son] addiction et [son] désir de [se] détruire." (*Move*, 144-145) Ce qui lui plut, ce fut que le docteur Shengold "réussisse à percer [ses] défenses" et exige de lui l'engagement immédiat d'abandonner tout recours aux drogues.

Il offre d'autres images qui parlent de son besoin d'énergie et de pouvoir. Il raconte par exemple ses expériences de chimie avec des explosifs, et il explique comment à plusieurs reprises il eut la chance de survivre presque sans blessure à des accidents de moto. Il rapporte aussi ses dangereuses prouesses de nageur ou de surfeur, et il n'oublie pas de mentionner son appétit immodéré pour l'alcool et autres drogues. C'est à peine s'il évite une catastrophe due aux drogues lors d'une "party" avec le groupe Angel Dust à Los Angeles, par exemple, lorsqu'il dut appeler une ambulance pour s'occuper de quelques uns de ses amis qui avaient perdu conscience. Dans cette histoire, le tournant décisif, dont il a déjà parlé, intervient lorsqu'il se trouve "au bord de la falaise" que représente pour lui son addiction aux amphétamines qui le détruisent: c'est là qu'il décide de commencer une psychanalyse.

En 1961, Sacks établit un record en haltérophilie: il soulève 600 livres à l'épaulé (*Move*, photographie 212-E). A propos de cet épisode, il dit qu'il avait espéré que sa force aux haltères l'aiderait à échapper au carcan de sa timidité et de son inhibition--traits qu'il pensait être un résultat des mauvais traitements subis en pension (*Move*, 122) Pourtant, malgré son record aux haltères il ne guérit pas de son excessive timidité.

Lorsqu'il doit expliquer pourquoi il a vécu si longtemps à New York tout en demeurant sujet britannique--titulaire d'une "green card"--, Il parle de ses visites chez un psychanalyste qu'il verra deux fois par semaine pendant près de 50 ans! Le docteur Shengoid sauva la vie de Sacks, "et bien plus d'une fois" (*Move*,147), et certainement en l'aidant à échapper à son addiction aux amphétamines, si destructive (128). La très longue cure psychanalytique de Sacks ne saurait être comparée aux analyses relativement brèves conduites par Freud avec des patients qui n'étaient pas

*Université de New York.

analystes dans les années 1910-1920 qu'Ulrik May mentionne dans son étude. Mais, il faut remarquer que la plupart des patients de Freud le rencontraient durant six heures chaque semaine (May, 82-83).

Les deux médecins décident d'organiser le déroulement de la cure en s'adressant l'un à l'autre de façon formelle, utilisant leurs titres professionnels respectifs. (Move, 147) Dans un article, "Nomen est Omen", Warren S. Poland déclare qu'il n'a

jamais connu de patient sur le divan qui, entendant son nom prononcé à haute voix, n'éprouve un incontestable besoin poignant et profond de se définir avec précision, sentiment aussi respectueux de soi-même que de tous les fantômes et ancêtres. (*Imago* 65, 133)

Tout autant que son nom, le titre de Sacks est une affirmation de son identité et celle de tous les thérapeutes de sa famille et de tous les savants qu'il admire et cherche à imiter. Il note aussi que Shengold "lui a appris à prêter l'oreille à tout ce qui se trouve au-delà du conscient ou des mots" (147). Lors d'un échange de correspondance avec son vieil ami, le poète Thom Gunn, plus tard, il apprit que ce qu'il avait écrit dans *Awakenings* avait rendu ce dernier plus réceptif vis à vis de ses patients et plus enclin à faire montre de sympathie à leur égard. Sacks pensait que ce développement de sa sensibilité dans son écriture était le résultat de son analyse intensive avec le docteur Shengold (Move, 276).

Dès la première phrase de son histoire, *On the Move*, il utilise les termes "emprisonnement" et "impuissance" pour définir la dureté de l'expérience de ce qu'il appelle son incarcération à six ans, dans un pensionnat injustement sévère où il avait été envoyé afin qu'il soit à l'abri pendant les années de "blitz" à Londres (Move, 3). Bien d'autres enfants souffraient toujours de ce qu'ils avaient vécu pendant la guerre; Sacks lui-même raconte comment le service--"Clinic"--d'Anna Freud à Hampstead s'occupait d'enfants de sa génération en souffrance ou dont la conduite était le résultat de leur "évacuation traumatique" (*Uncle*, 56). Il se souvient aussi d'une émission de radio faite d'interviews de personnes qui avaient été séparées de leur famille lors de la Deuxième Guerre Mondiale et en avaient souffert. Un témoin, à qui on demandait comment il avait "guéri", avait ajouté le commentaire qu'il avait toujours des problèmes en ce qui concernait son attachement, sa relation aux autres et sa confiance en eux ["*bonding*", *belonging and believing*"]; et Sacks d'ajouter que cela est aussi vrai i de sa propre relation aux autres (Move, 236)..

Le titre de son livre de souvenirs, *On the Move*, suggère que son activité dans la vie était une façon de se débarrasser de l'impuissance qu'il avait éprouvée comme pensionnaire à l'école, une façon de la rejeter. Il nous apprend qu'après avoir passé son doctorat en médecine il quitta l'Angleterre, fuyant ses parents et la culpabilité vis à vis de son frère Michael qui souffrait d'accès de violence, à la maison, au point de devoir être interné, comme s'il avait été encore plus détruit que lui , et souffert davantage, durant ses années de pension (*Moving*, 57).

Le jeune Oliver semble s'être mis à la recherche de la liberté, de la vitesse et de la puissance dès qu'il fut de retour à la maison, à Londres. La lecture de magazines pour motocycliste et son goût pour les courses et compétitions, qu'il suivait fidèlement avec son cousin, fournirent au jeune Sacks un cadre pour ses futures manifestations d'autonomie. Même la photo de presse, et de couverture, qui montre Sacks sur une BMW R60 à Greenwich Village affirme et souligne la représentation qu'il avait

de lui-même comme un véritable membre de "L'équipée sauvage", le film de Laszlo Benedek, *The Wild One* (1953).

Il est vraisemblable que lors de sa thérapie Sacks fut amené à parler de la pauvreté émotionnelle de sa relation avec ses parents, mais il est vrai que peu d'événements spécifiques sont mentionnés dans ces textes autobiographiques.

Oliver et Michael avaient été envoyés en pension avec l'assurance que leurs parents leur rendraient visite chaque week-end. Les parents, pourtant, ne furent pas fidèles à cette promesse, et lorsque finalement ils s'annoncent, au bout de six semaines, Oliver remarque: "quelque chose se brisa en moi...je ne me suis pas précipité pour embrasser ma mère...et je me conduisis avec elle comme avec une étrangère, de façon impersonnelle. (*Uncle*, 99). Il note que ce fut la période de sa vie où il commença à préférer les éléments stables de la Table de Mendeleïev à la volatilité et au caractère si peu fiable des gens. Il observe qu'il avait "depuis l'enfance l'habitude de s'accommoder au fait de perdre en se tournant vers le monde non-humain des sciences physiques" (*Gratitude*, 26). Cet enchantement éprouvé grâce aux sciences physiques est un élément central de son *Uncle Tungston: Memories of a Chemical Boyhood* (2001).

Les dix-huit mois de souffrances éprouvées en pension ne furent pas "guéris" par son retour à un foyer et dans un environnement qui lui avaient fourni quelque stabilité dans les premières années de son enfance. Il remarque, par exemple, que "traumatisé par Braefield [son école], j'avais perdu tout contact avec la religion de mon enfance". Cette perte, dit-il, "se mêlait étrangement à un athéisme en colère, une sorte de fureur qui reprochait à Dieu de ne pas exister." (*Uncle*, 179)

Il semble que sa colère relative à Braefield refit surface lorsqu'il prit connaissance des méthodes employées au Pavillon 23 du Centre Psychiatrique du Bronx. Il s'occupait de divers problèmes concernant de jeunes patients qui se trouvaient, ce sont ses mots, "entreposés" là, au Pavillon 23, comme abandonnés. (*Move*, 210) Et ce qui le déranga le plus ce fut que ces patients étaient traités comme présentant des troubles du comportement: "Parfois enfermés et en isolation, , ou laissés sans nourriture ou attachés, " ces patients étaient parfois récompensés ou se voyaient infligés des "punitions thérapeutiques". Ce modèle du traitement du comportement et de la personnalité réveilla chez Sacks le souvenir des ses expériences d'enfant:

[...] ça me rappela la manière dont j'avais été traité lorsqu'on m'avait expédié en pension où nous étions, moi et les autres garçons, fréquemment punis, par un directeur sadique et capricieux. Je me suis parfois trouvé là presque malgré moi en identification avec les patients. (*Move*, 210)

Lorsque Sacks et un autre médecin obtinrent la permission de faire sortir un des patients de l'espace cadenassés que représentait le Pavillon 23, leur expérience fut couronnée de succès. Le patient, Steven, prend plaisir à se promener dans le Jardin Botanique, raconte Sacks, et il va même jusqu'à prononcer le premier mot qu'ils lui aient jamais entendu formuler, en anglais, "*Dandelion*", la fleur. Lorsqu'ils reviennent au Pavillon, cependant, on accuse Sacks d'avoir changé le programme qui visait à modifier le comportement des patients par l'introduction d'une thérapie par le jeu et on l'informe également que des rumeurs courent selon lesquelles il abuserait sexuellement de ses patients. Il

éprouve évidemment une grande colère à ces attaques professionnelles et personnelles. Aussi explique-t-il à son supérieur, médecin de contrôle, le docteur Taketomo, comment des rumeurs similaires avaient obligé "Ernest Jones, le collègue et le biographe de Freud" "à quitter l'Angleterre pour le Canada." (*Move*, 213) Et à la réponse du docteur Taketomo--"Je sais, j'ai écrit une biographie d'Ernest Jones"--, il décide de quitter cette formation. Mais avant de partir il brûle vingt-quatre fiches qu'il avait rédigées en vue de la rédaction d'un ouvrage sur le Pavillon 23. Il s'en va "plein de culpabilité à la pensée qu'il abandonne ses patients, et plein de remords d'avoir détruit son livre à venir, furieux d'avoir été accusé d'abus sexuels." (*Move*, 214)

Il envisage d'écrire une "diatribe" pour exprimer les outrages subis, professionnels et probablement plus personnels, comme dans son passé d'enfant. Qu'il y ait eu dans ce flot de colère des éléments d'un ressentiment oedipien est tout à fait possible.

Il semble qu'il ait voulu trouver un coin tranquille pour écrire en paix, mais il part en voyage en Norvège et accumule les erreurs et même les accidents, comme lorsqu'il perd sa rame au fond 'un fjord lors d'une excursion en barque; il lui fallut des heures pour rejoindre la terre ferme. Il y a d'autres exemples: il part pour une promenade à pied, tout seul, et ne prête aucune attention aux écriteaux qui annoncent la présence d'un taureau dangereux dans le pâturage qu'il traverse. Assailli par l'animal il s'enfuit en courant, tombe et se brise la jambe gauche. Pendant huit heures, il va lutter dans cet après-midi glacial, sa jambe fracturée attachée à un parapluie, et il se demande s'il ne va pas mourir là, tout seul dans la montagne. Deux chasseurs, par bonheur, croisent sa route et le sauvent. Il s'envole alors pour l'Angleterre, où on le soigne, quarante huit heures plus tard, pour une déchirure au quadriceps, une blessure qui semble bien avoir été causée par sa propre colère (Voir Freud, 59) (*Move*, 216). Cet accident l'a beaucoup fait souffrir et l'a incité à se poser des questions. Il s'est dit là "que c'était la fin de la jeunesse" pour lui. Et dans la mesure où c'était une prise de conscience de sa vulnérabilité et une reconnaissance du caractère irrationnel de ses conduites, ce fut un pas vers la maturité.

Lorsqu'ensuite il est employé dans un centre de soins et d'études sur la migraine, il explore en vérité un mal dont il a souffert presque toute sa vie. Ceci explique peut-être son aptitude à apprécier toute la gamme des symptômes éprouvés par ses patients. Il parle de la multitude des symptômes rattachés à la migraine comme quelque chose "qui constitue presque une encyclopédie de la neurologie" (*Move*, 148). Un cas intéressant est celui du patient qui est pris d'une crise d'asthme chaque weekend après qu'il lui a prescrit de l'Ergotonine pour soulager les fortes migraines dont il souffre chaque dimanche. Commentant ce déplacement d'un symptôme lors qu'une visite, Sacks observe:

[...] c'était là l'exemple de la façon dont des motifs inconscients font parfois alliance avec une caractéristique physique de telle sorte qu'il n'est pas possible de séparer une souffrance abstraite [*an abstract ailment*] [...] du schéma d'ensemble [...] que représente la vie d'une personne. (*Move*, 49)

Ce respect de la puissance de l'inconscient que l'on trouve chez Sacks suggère assez qu'une telle reconnaissance n'est pas loin de celle du psychanalyste en ce qui concerne justement ce pouvoir de l'inconscient.

A propos de son séjour au Centre de Soins et d'Etudes de la Migraine du Bronx, Sacks rapporte "un étrange épisode", lorsque son chef de service, le docteur Arnold P. Friedman, refuse d'accepter la description qu'il donne du déplacement des symptômes de la migraine vers une autre partie du corps que la tête. Lors d'un congé en Angleterre durant l'été 1967 pourtant, presque une année après cette discussion, il va mettre son idée noir sur blanc, et cela deviendra l'étude, *Migraine*, qu'à son retour dans le Bronx il montrera au docteur Friedman. Ce dernier s'empare du manuscrit et tente alors d'écarter ce "jeune Oedipe" de la croisée des chemins professionnels où il se trouve, refusant même de rendre à son auteur son texte. Non seulement il menace Sacks de licenciement, mais également de lui barrer la route de tout poste de neurologue. Et pourtant, plus tard, Sacks apprendra que Friedman a publié une partie de son manuscrit sous son propre nom (*Move*, 157).

Lorsqu' ensuite il décide de publier lui-même son texte, il rencontre l'inquiétude manifestée par son père qui redoute que ce conflit avec son supérieur professionnel ne mette en danger sa carrière comme neurologue. Mais il publiera et *Migraine* sera bien reçu.

Dans une note de bas de page, Sacks remarque qu'il s'est demandé s'il y avait encore de la place pour lui après que Luria ait écrit *Mind of a Mnemonist* pour qu'il puisse combiner dans ce qu'il souhaitait publier une procédure "classique" de présentation scientifique et des détails plus "romantiques" et personnels (*Move*, 179). Cette sensibilité et cette perspicacité à ce qu'il peut y avoir d'oedipien dans la compétition reflète tout à fait son expérience psychanalytique avec son thérapeute, le docteur Shengold.

Plus tôt dans sa vie, il dut faire face à un conflit bien plus difficile lorsqu'il préparait son entrée à l'Université d'Oxford. Il remarque qu'il n'avait pas été soumis aux rites rituels requis d'un jeune adulte juif à la suite de sa bar mitzvah, mais qu'il n'avait pas été en conflit avec sa famille jusqu'au moment où son père s'était mis à lui parler des difficultés de la vie d'étudiant. Ainsi, lorsque ce dernier demanda à Oliver s'il avait eu "des expériences" avec les filles, Oliver, tout à fait candide lors de cette discussion, admit qu'il n'avait pas vraiment connu de fille, mais qu'il semblait préférer les garçons. Et il demanda aussi à son père de ne pas révéler ce trait à sa mère, observant qu'elle "n'arriverait pas à se faire à cette idée" (*Gratitude*, 37).

Le matin suivant sa mère lui fait comprendre que son père n'avait pas jugé bon de la protéger et lui avait fait part de cette nouvelle difficile à accepter. Elle "arriva, horrifiée et criant... 'Tu es une abomination. Je voudrais que tu ne sois jamais né.'" (37-38). La réponse du jeune homme, comme par déplacement, le conduit à une considération relative aux croyances religieuses de sa mère: " La dureté de ses paroles me firent prendre en haine ce qu'il y avait de bigot et de cruel dans la religion" (*Gratitude*, 38). Au paragraphe suivant de *Gratitude*, Sacks écrit: "Mes études médicales terminées, en 1960, je me suis abruptement extrait de l'Angleterre [*I removed myself*] et de ce que j'y avais de famille et de connaissances [*community*]" . Le ton de cette séparation "abrupte" de "sa famille et de ses proches" dit assez quelle dut être sa souffrance et son ressentiment face à ce rejet de la part de sa famille. La longue et profonde souffrance endurée par Sacks et sa solitude face à son identité sexuelle ont sans aucun doute leurs racines dans cette trahison dont son père s'est rendu coupable et dans la condamnation de sa mère.

Ses parents étaient tous deux médecins, et tous deux les produits d'une communauté religieuse traditionnelle profondément attachée à des pratiques religieuses telles que l'observation du Sabbat

et la cérémonie de la Bar Mitzva. En 1946, ainsi, Sacks fit partie de la chorale lors d'une Bar Mitzva. Et il y a aussi la soumission à l'autorité dernière des textes sacrés en ce qui concerne les interdits.

C'est chez Erik Erikson que nous trouvons un passage qui pourrait bien s'appliquer aux parents de Sacks et aux dommages qu'ils ont causés. Décrivant un "modèle de pulsion sexuelle modelé par la tradition" [*the completion of (sexual) drive patterns by tradition*], il écrit que ce modèle

[...] attache l'individu aux traditions et aux institutions rencontrées dans son enfance

et l'expose à l'autocratie--pas toujours logique et juste--d'une autorité interne, sa conscience.

(*Childhood and Society*, 97)

Les parents d'Oliver Sacks étaient liés aux traditions en vigueur dans leur milieu d'enfance, mais la Seconde Guerre Mondiale transforma leur voisinage et détruisit les institutions de la communauté à laquelle Oliver appartenait alors qu'il était en pension. De retour chez lui, il trouva un monde où sa conscience eut à se construire toute seule, il semble, sans le cadre qu'aurait pu lui fournir le milieu traditionnel perdu.

Oliver Sacks nous permet de comprendre combien il avait besoin de la psychanalyse pour se reconstruire après avoir tant souffert en pension durant la Seconde Guerre Mondiale et surtout après avoir dû affronter les demandes de ses parents relatives à son identité sexuelle d'adolescent lorsqu'il se préparait à aller à l'université.

Une bonne partie de *On The Move* explique l'isolement dont Sacks a souffert par son inconfort face à sa sexualité. Ainsi, alors qu'il est sur le point d'accepter un emploi, à New York, l'employée de l'agence de recrutement lui demande si elle peut lui poser une question personnelle en présence de son amie. Il répond que son amie sait tout de lui et par exemple qu'il n'a pas fait l'amour depuis trente-cinq ans. A quoi l'employée, embarrassée, réponds qu'elle est désolée d'entendre cela et qu'elle voulait simplement lui demander son numéro de sécurité sociale!

Plus tard, après la mort de ses deux parents, il fut invité à la célébration du centième anniversaire de sa cousine Marjorie, en Israël (43). Cela faisait soixante ans qu'il hésitait à se rendre en Israël, parce que "la politique menée au Moyen Orient le dérangeait" et aussi parce qu'il "se doutait bien qu'il ne serait pas à l'aise dans une société profondément religieuse" (*Gratitude*, 42-43). Dans un soudain mouvement de gratitude; pourtant, il accepta. Il "redoutait un peu [...] de rendre visite à sa famille Orthodoxe en compagnie de Billy, son amant [...] et les paroles de sa mère résonnaient encore à ses oreilles." Les deux hommes, cependant, furent très bien reçus à la cérémonie, et un autre cousin, Robert John Aumann, les invita à se joindre à eux, en famille, pour le repas du Sabbat. Sacks est heureux d'être ainsi accepté, inclus: "Dans La paix du Sabbat, dans un monde arrêté, un temps hors du temps colorant toute chose, je me trouvai pensif et baigné de mélancolie [*wistfulness*] (*Gratitude*, 43-44).

Ces écrits autobiographiques nous font partager une expérience réussie où furent résolus, d'abord un traumatisme d'enfance lié aux événements, puis, au prix d'une longue psychanalyse, les conflits provoqués par une identité sexuelle donnée.

Références

Erikson, Erik. *Childhood and Society*, 1950. 2nd edition, New York: Norton, 1963.

Freud, Sigmund. *A General Introduction to Psychoanalysis* (1924), trad. Joan Riviere, PermaBooks ed., New York: Doubleday, 1953.

May, Ulrike. "Nineteen patients en Analysis with Freud (1910-1920)." *American Imago*, Vol. 65. 1 (Spring 2008), 41-105.

Poland, Warren S. "Nomen est Omen," *American Imago*, Vol. 65. 1 (Spring 2008), 129.

Sacks, Oliver. *Gratitude*. New York: Knopf, 2015.

-- -- -- . *On the Move, A Life*. New York: Knopf, 2015.

-- -- -- . *Uncle Tungston, Memories of a Chemical Boyhood 2001*. New York: Random House, Vintage Books Ed. 2002.